

CLAVDIOPOLI

Novae Seriei MDCCCLXXIX. XV. et XXX. Novembris. Totivs Seriei
VOL. II. Nr. VII. et VIII. III. ANNALE OPVS. VOL. VI. Nr. LVII. et LVIII.

ACTA COMPARATIONIS LITTERARVM VNIVERSARVM.

ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE LITTERATUR.

JOURNAL DE LITTÉRATURE COMPARÉE.

FOLHAS DE LITTERATURA
COMPARATIVA.

GIORNALE DI LETTERATURA
COMPARATA.

PERIÓDICO DE LITERATURA
COMPARADA.

JOURNAL OF COMPARATIVE LITERATURE.

TIDSKRIFT FÖR JEMFÖRANDE
LITERATUR.

TIJDSCRIFT VOOR VERGELIJKENDE
LETTERKUNDE.

TIMARIT FYRIR BÓKMENTA
SAMANBURDH.

ÖSSZEHASONLÍTÓ IRODALOMTÖRTÉNELMI LAPOK.

Miserum est et vile problema, unius tantum nationis scriptorem doctum esse; philosophico quidem ingenio hic quasi terminus nullo pacto erit acceptus. Tale enim ingenium in tractando fragmento (et quid aliud quam fragmentum est natio quaeque quamvis singularissima?) acquiescere non potest.

SCHILLER. (Epistola ad Körnerum.)

EDITORES ET ORDINATORES: SAMUEL BRASSAI et HUGO MELTZL.
Socii operis.

Abshoff E., Münster.	Falck P., Reval.	Milelli D., Milano.	Vau Straalen S., London.
Mme Adam I. (I. Lamber), Paris.	Fraccaroli G., Verona.	Minckwitz J., Leipzig.	Strong H. A., Melbourne. (Australia, Victoria).
Amiel Fréd., Genève.	Gierse A., Naumburg.	Mistral F., Maillane.	Szabó K., Kolozsvár.
Anderson R., Madison. Wis.	Gwinner W., Frankfurt a/M.	Mitko E., Cairo.	Szamosi J., Kolozsvár.
Avenarius R., Zürich.	Hart H., Bremen.	Nerrlich P., Berlin.	Szilasi G., Kolozsvár.
Baynes J., London.	Hart J., Berlin.	Olavarría y Ferrari E. México.	Teichmann A., Basel.
De Beer T. H., Amsterdam.	Hóman O., Kolozsvár.	Óman V., Örebro (Sverige).	Teza E., Pisa.
De Benjumea N. D., London.	Jakudjsian Werthanes, Kronstadt (Constantinopel).	Patuzzi G. L., Verona.	Thiaudière E. Paris.
Benthien P., Hamburg.	Jakudjsian Werthanes, Kronstadt (Constantinopel).	De Peñar B. L., (La Rivera). Granada.	Thorsteinsson Strg., Reyk- javik.
Betteloni V., Verona.	Imre S., Kolozsvár.	Phillips jr. H., Philadelphia.	Vogler M., Leipzig.
Bladego G., Verona.	Ingram J., London.	Podhorszky L., Paris.	v. Walther F., St. Petersburg.
Bozzo G., Palermo.	Jochumsson M., Rejkjavik.	Rapisardi M., Catania.	Volger O., Frankfurt a/M.
Butler E. D., London.	Kanitz A., Kolozsvár.	Rollett H., Baden (b. Wien.)	Wenzel G., Dresden.
Cannizzaro T., Messina.	Katscher L., London.	Scherr J., Zürich.	Wernecke H., Weimar.
Carrion A. L., Malaga.	Pese Koltzoff-Massalsky H., (Dora d'Istria), Firenze.	Schmitz F. J., Aschaffenburg.	Weske M., Dorpat.
Cassone G., Noto (Sicilia).	Körber G., Breslau.	Schott W., Berlin.	Wessely J. E., Leipzig.
Chattopádhyaýa Nisi Kánta Paris (Calcutta.)	Kürschner J., Berlin.	De Spuches Principe Di Galati, Palermo.	Whitehead Ralph Kildrum- my (Scotland).
Conte Cipolla F., Verona.	Lindh Th., Borga.	Staufe-Simiginowicz L. A., Czernowitz.	Wolter E., Dorpat.
Dahlmann R., Leipzig.	De Maza P., Cádiz.	Stempel M., Berlin.	Miss Woodward A. (Fores- tier A.) Philadelphia.
Dederding G., Berlin.	Malnez B. L., Cádiz.	Storck W., Münster.	Miss Zimmern H., London.
Diósi A., London.	Marzials Th., London.		
Espino R. A., Cádiz.	Mayer P., Tokel (Yédo.)		
	Mercer P., Melbourne.		

Sämmtliche artikel unseres polyglotten halbmonatlichen organs (zugleich eines solchen für höhere übersetzungskunst und sogenannte weltlitteratur) sind original-artikel, deren nachdrucks- bez. übersetzungsrecht vorbehalten bleibt.

70

BUREAU: KOLOZSVÁR, FÖTÉR, 30. (HONGRIE).

Sommaire des Nos LVII et LVIII.
Dors d'Istria La vie klephtique dans l'empire persan. p. 99. — **Wlislöcki.** Hapax legomena az Atlamálban p. 109. — **Schopenhaueriana I** (25) — VIII (32) p. 121. — **Symmikta.** (Philippus Jr. The songs of the Transylvanian Gypsies. Minckwitz, Gedichte von De Spuches Principe di Galati; aus dem latein. verdeutsch I. Zwei gestirne) p. 127. — Correspondance p. 128. —

LA VIE KLEPHTIQUE DANS L'EMPIRE PERSAN.

(Fins.)

KOUR-OGLOU, au lieu de se laisser convaincre, ayant annoncé au prince qu'il prendrait sa vie et renverserait son trône. Mourad lui demanda ironiquement avec quelles forces il s'emparerait de sa capitale et détruirait sa puissance. Le Turcoman lui répondit par des vers, que les Tures de Perse entonnent ordinairement avant de fondre sur l'ennemi :

„Que sont à mes yeux, trente, soixante, ou une centaine de vos guerriers ? Que sont vos rochers, vos précipices, vos déserts pour le sabot de mon coursier ? En moi vous voyez le léopard des montagnes et des vallées.“

Le prince ajouta : „Viens plus près de moi, ne fuis point. Je jure par la tête des quatre premiers Khalifes*) que je te ferai serdar**).“ Mourad admirait le courage du jeune homme.

Roushan répondit : „Désormais mes chants, ainsi que mes exploits, appartiendront à Kour-Oglou, „le fils de l'aveugle“, à qui tu as arraché les yeux. „Puis il termina l'entrevue par cette improvisation : „Écoute les paroles de Kour-Oglou. La vie est un fardeau pour moi. A partir de ce jour, je suis pareil à une feuille d'automne abandonnée au souffle opini-

*) Serment sunnite.

***) Général en chef.

âtre du vent. ***) Avec l'aide d'Allah, j'irai en Perse, pour y professer le culte d'Ali, vénéré dans ce pays.“

Kour-Oglou se précipita ensuite sur l'escorte du sultan, la culbuta, lança son cheval dans l'Oxus, et rejoignit son père sur la rive opposée. „Tu m'as vengé, mon fils, s'écria Mirza-Serraf, puisse Allah te récompenser ! Maintenant quittons ce pays. Non loin de Hérat, je connais une oasis où tu dois me conduire.“

Dans cette retraite, la turbulence de Kour-Oglou qui avait empêché son cheval d'avoir „les plumes et les ailes“ dont il devait être muni, ne rend pas possible la guérison miraculeuse de son père. Celui-ci, après l'avoir maudit, finit par penser, en son Asiatique, que „les décrets du destin sont irrévocables.“ Ainsi dans ce premier *medjliss* le caractère du héros turcoman est déjà complètement dessiné. Sa pétulance indomptable, sa sauvage fierté, sa résolution d'agir comme une puissance indépendante (comme un Dieu) nous sont assez connues pour qu'on s'attende à une vie extraordinaire. Il constate la pleine liberté dont il entend jouir en se plaçant sur le terrain où la foule est particulièrement timide. Il renonce aux traditions religieuses de ses aïeux et de sa race, à la foi des „impies Sunnites,“ pour devenir „chiïte et vrai croyant.“ Son père, en mourant dans „la cité sacrée de Mesched“, lui conseille de s'établir dans Aderbaïdjan, et l'engage à reconnaître le Schah pour son souverain, mais en évitant d'aller à sa cour.

Tandis que Kour-Oglou chevauchait

***) Le désespoir trouve partout les mêmes images :

Et moi je suis pareil à la feuille flétrie,
Emportez-moi comme elle, orangez aquilons.

(Lamartine.)

vers l'Aderbaïdjan, partie de l'ancienne Médie, habitée par un mélange de Persans, d'Arméniens, de Kourdes, de Turcs et de Juifs, où vivent ensemble les Aryens, les Touraniens et les Sémites, il rencontra un célèbre bandit nommé Déli Hassan. Ce personnage, que la poésie n'a nullement essayé d'idéaliser, est un type turcoman assez original. Il a la vanité sans limites qu'on trouve au même degré chez certains Klephthes hellènes. «Le monde entier retentit de ma gloire», dit-il du même ton que le pieux Enée «connu par delà les astres.»*) Kour-Oglou, dont la voix est «pareille au cri de l'aigle, n'a pas une idée moindre de sa valeur, et tandis qu'ils se provoquent et s'insultent comme deux héros d'Homère, il essaie dans une improvisation d'effrayer un ennemi avant de l'attaquer. «Seul comme je suis, je défie, quatre cents, cinq-cents de tes hommes de s'avancer et de me tenir tête... Montre-moi l'homme qui peut tendre mon arc, l'homme qui, pareil au bélier pourrait heurter mon bouclier de son front. Je puis broyer l'acier entre mes dents. Innombrables comme vous l'êtes, vous ne pouvez rien contre un brave tel que moi !»

Vaincu et près de mourir, Déli-Hassan demanda la vie. Kour-Oglou, qui n'est pas présenté comme étranger à tout sentiment humain, «se sentit touché du pitié.» Le bandit, livra sa caverne et ses trésors au vainqueur et «montra un grande zèle à le servir.» Ce zèle a quelques unes des qualités d'un chef militaire, d'un baron féodal du moyen-âge. Il traite ses hommes «comme un père :» il les appelle ses «âmes», ses «braves

*) «connu du sultan et connu du vizir.» aurait dit de lui-même un Klephthe hellène — Kour-Oglou dit aussi qu'il est «connu en Turquie.»

aghass»; il leur parle comme à des coeurs intrépides qui ont «l'habitude de boire dans la coupe de la valeur», qui rougiraient d'appartenir «à la race infâme des poltrons»; il partage avec eux le butin avec tant de libéralité que chacun peut remplir de ses dons «le creux de son bouclier.» Son langage n'est pas aussi étonnant qu'on serait tenté de le croire. Sous les gouvernements despotiques, il n'y a au fond d'autre loi que la force, et ceux qui en usent contre les représentants de l'autorité ne sont pas nécessairement les êtres avilis qui engagent une lutte insensée contre un ordre vraiment légal, organisé dans l'intérêt de tous. Agir comme le fait un pouvoir n'ayant d'autre règle que l'arbitraire, semble naturel à tous ceux qui ont quelque peu d'énergie. En Perse surtout, où le sceptre a tant de fois changé de maîtres, où il est tombé aux mains de plus d'un aventurier, où n'existe pas, ainsi que dans l'empire ottoman, une vieille dynastie protégée par les souvenirs des Mohammed-le-Conquérant et des Souleiman-le-Magnifique, en Perse, le Klephthe qui est à la tête d'une bonne troupe, se dit qu'il est de l'étoffe dont on peut faire un *schahin-schah* (roi des rois) et il s'habitue à prendre un langage et des façons d'agir dont nous avons quelque peine à nous rendre compte. Son métier est bien loin de lui paraître un état de paria : «La guerre,» dit joyeusement Kour-Oglou, «n'est qu'un banquet de noces.» Si la guerre et le Klephthisme diffèrent parfois, il faut avouer qu'ils se ressemblent trop souvent et que des passions peu nobles y jouent un rôle beaucoup plus grand que le «patriotisme» et «l'amour de la gloire.»*)

*) *Beyle*, Vie de Napoléon, traite sans hésitation de «voleur» un des plus célèbres maréchaux de l'empire.

Avec des gens qui partagent les idées de Kour-Oglou, la situation des gouverneurs persans n'est rien moins que facile. Les improvisations de Kour-Oglou peignent d'une manière exacte les embarras de ces gouverneurs et le sang-gêne des bandits. Kour-Oglou s'était établi dans une magnifique prairie nommée Gokcha-poull, au district de Karadag. Le bruit de « quelques hardis exploits », accomplis dès le début, se répandit dans le pays. « Tout homme de courage, tout individu qui voulait faire fortune, se hâta de se placer sous la bannière du nouveau-venu. »

Le Klephtisme n'inspire en Perse de repugnance à personne. Il n'est pas même facile de distinguer toujours le bandit des soldats chargés de le surveiller, dont quelques uns, sous Feth-Ali-Schah, mort en 1834, portaient encore le costume de nos chevaliers, le casque d'acier, la cuirasse et la casaque à mailles de métal. HOMMAIRE DE HELL, qui visita le pays sous le prédécesseur du Schah régnant, avoue qu'il était souvent tenté de prendre pour des brigands ces soldats armés la plupart de lances et couverts de guenilles, montés sur des chevaux efflanqués, affectant des airs de matamores, tels que ceux qu'il rencontra sur les bords du Kizil-Ouzen. Ces braves, après un service „plus ou moins irrégulier“, retournaient dans leurs montagnes en rançonnant les paysans. « Tout village où passe un bataillon ou simplement une compagnie, » disait mélancoliquement le voyageur français, « est pillé et comme pris d'assaut. » On sait qu'au moyen-âge les troupes n'en faisaient pas d'autres, et Gerson, chancelier de l'université de Paris, traçait au roi de France, un épouvantable tableau de leurs excès. Les pays asiatiques ont une

peine infinie à sortir d'un état social qui a disparu de l'Europe civilisée. Aussi le mécontentement toujours croissant des populations foulées aux pieds facilite tous les projets des conquérants, et l'on peut croire que les gouvernements de l'Asie centrale tomberont les uns après les autres, écrasés moins par la supériorité de leurs ennemis que par le poids d'iniquités séculaires.

Favorisé par la disposition des esprits dans un temps où le pouvoir commençait à perdre son prestige, Kour-Oglou se vit en peu de temps à la tête de 777 hommes. Le gouverneur de l'Aderbaïdjan s'alarma du voisinage d'un homme « qui possédait un si grand pouvoir. » Il ne faut pas oublier que nous sommes dans le pays de l'extraordinaire, où un simple chef de race turcomane, naguère à la tête d'une bande de brigands, comme Nadir, peut ceindre le diadème du roi des rois, faire trembler l'Asie, accumuler d'immenses richesses, et répandre des torrents de sang*); où un eunuque turcoman, Aga Mohammed, a pu fonder la dynastie régnante des Khadjars. Sans doute dans les deux premiers tiers du XVII^e siècle, sous la dynastie des Sefewieh, au siècle des Abbas I, des Safi, des Abbas II, l'Iran, sans être aussi redouté qu'à l'époque des Achémévides et des Sassanides,**) conservait quelques traits de son ancienne splendeur. Mais déjà sous le fils (1666 — 1694) et sous le petit-fils d'Abbas II, ou pouvait prévoir l'affreuse anarchie et les désastres du siècle suivant. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, corres-

*) La plus célèbre expédition de Nadir-Schah est celle d l'Inde, où il détruisit Delhi. — Son fils est mort chrétien et officier au service de la maison d'Autriche.

**) V. le Livre des rois, trad. Mohl.

pendant aux exploits de notre héros, les autorités persanes devaient commencer à jeter autour d'elles des regards fort inquiets.

Les précautions que prend le gouverneur de l'Aderbaïdjan montrent, en effet, une assez grande défiance de son pouvoir. Il envoie poliment un message à Kour-Oglou, pour lui demander qui il est, et pour l'engager à se rendre auprès du souverain de l'Iran. Kour-Oglou reçoit le message «avec bonté», et comme il a promis à son père mourant qu'il respecterait l'autorité du Schah, il déclare qu'il passera sur le territoire turc, et qu'il ira dans le Kourdistan ottoman. Nous avons en Europe un exemple de cette tactique, puisque les Klephtes albanais s'établissent tantôt sur le territoire hellénique, tantôt sur le territoire ottoman. L'hostilité qui sépare les Chiites des Sunnites ne permettait pas de supposer que les deux empires s'entendissent facilement contre ceux qui les rançonnaient avec une complète impartialité.

Une fois décidé à partir, Kour-Oglou rassemble ses braves et leur adresse cette improvisation :

«L'heure du départ est arrivée. Celui qui veut me suivre dans le Kourdistan doit maintenant être prêt. Que l'homme qui a l'habitude de boire dans la coupe de la valeur me suive. Je ne veux point de poltrons. Maudite soit cette race infâme ! Que ceux qui peuvent mettre en pièces le linceuil de la mort m'accompagnent.»

Les 777 braves se prosternèrent et s'écrièrent : „O Kour-Oglou, nous ne nous soucions point de la mort. N'importe où tu iras, tous nous te suivrons.“ Kour-Oglou s'établit, avec eux, non loin de Khoï, ville qui avec son enceinte de fortifications construites en terre, son

ensemble irrégulier de près de 3,000 maisons et de rues plus ou moins tortueuses ne ressemble nullement à nos cités européennes. En effet les maisons étant précédées d'une cour sont isolées de la voie publique. Son territoire produit du raisin délicieux, des céréales de toute espèce, du coton et de la garance. La vallée de Gazlygoull (lac des oies), où le chef se fixe, est remplie d'excellents pâturages, entourée de montagnes, où il était facile de chercher un refuge, et traversée par la grande route de Koï à Erzeroum. Le gouverneur d'Erivan (Erivan n'appartenait pas encore à la Russie) Houssein-Ali-Khan, qui était un Turc du clan des Khadjars, en apprenant qu'un aventurier avait pillé sur la frontière perso-turque la caravane d'un riche marchand, se dirige vers Gazlygoull avec un corps de 1500 chevaux. Moins conciliant que le gouverneur de l'Aderbaïdjan, le Khan ne prit pas la précaution de négocier d'abord, et cette manière d'agir fit sans doute oublier à l'impétueux Kour-Oglou sa résolution de respecter l'autorité du Schah. Lorsque ses sentinelles lui apprirent l'approche de l'ennemi : «Mes fous*), mes âmes, ne craignez rien, avec l'aide d'Allah et la céleste médiation de la pure essence de l'âme d'Ali, je les disperserai.»

Avant d'attaquer, le gouverneur d'Erivan envoya au Klephte un message dont le ton n'était pas fait pour le calmer : «D'où es-tu venu, insensé ? Comment as-tu osé t'établir sur la limite des deux empires et fermer le chemin à leurs sujets?«

Kour-Oglou appuyé sur sa lance lui fit une réponse qui donne une curieuse idée de la manière dont les chefs de

*) *Delilor*, synonyme d'enfants perdus, nom qu'on donne en Perse à la troupe de Kour-Oglou.

bande prétendaient restreindre les droits des représentants du Schah.

„Je n'ai pas touché à tes trésors, seïrdar, ni saccagé tes villages, pense à cela!“ — „Sus, mes enfants, s'écria le Khan, emparez-vous de lui.“

Kour-Oglou répondit : »Serdar, écoute-moi, j'ai l'habitude de chanter quelques vers dans le feu de la bataille. Un chant m'est venu précisément à l'esprit, écoute-le, nous nous battons ensuite.« — »Chante, si tu es disposé à le faire«, répondit le gouverneur. Alors Kour-Oglou, brandissant son arc et le jetant d'une épaule à l'autre comme un boudrier improvisa le chant suivant. „Voici la vérité des vérités : écoute-la, mon Serdar. Je suis l'ange de la mort, regarde, ici est Azraïl.*) Mes yeux ont la passion du sang comme ceux d'un bourreau ou d'un assassin. Oui, je suis venu arracher les âmes de leurs corps.“ Dans la bouche d'un homme tel que Kour-Oglou ces menaces n'étaient pas de vaines fanfaronades. Aussi on rapporte qu'il „tua tout ce qui méritait la mort et qu'il pillait tout ce qui valait la peine d'être pris.“ Après cette victoire, il s'établit à Chamlybill, qu'il fortifia. Tant de gens, attirés par le bruit de sa valeur et de sa générosité y vinrent pour faire partie de sa troupe, que la forteresse devint une ville contenant 8,000 familles.

L'histoire des Albanais montre quels projets on peut faire quand on est dans une pareille situation. Ali-pacha, qui avait commencé sa dramatique carrière dans les rangs des Klephtes, a fini par s'entendre appeler „le nouveau Pyrrhus“, et les gouvernements européens ont négocié avec le redoutable et rusé vizir de

*) Les Juifs et les Musulmans disent qu'il vient auprès du lit des mourants pour porter leur âme devant le tribunal du Juge suprême.

Janina comme avec un homme en état d'exercer une influence décisive sur les destinées de l'Orient. Le fils d'un obscur aga albanais de Cavalla n'a-t-il pas relevé le trône des Pharaons? J'ai monté, à l'aide des archives de Venise, dans les Albanesi musulmani, quels songes brillants bercent dans toutes les classes les âmes des Albanais, même dans un siècle éminemment bourgeois. Ces récits tirés des annales d'un peuple européen servent à faire comprendre comment dans un pays asiatique, dans cette Perse où le hasard semble régner en maître, la race turque, qui a conservé de la résolution et de la vigueur, peut, au milieu de multitudes d'un caractère bien moins décidé et beaucoup moins belliqueux, exercer une influence aussi considérable. Mais si les Albanais, une fois soustraits aux luttes sans trêve et sans merci des clans, dans lesquelles se consume stérilement la rare vigueur que tant de siècles n'ont pas épuisée, ont donné à l'empire d'Orient, à la Turquie, à l'Egypte, à la Roumanie*), à la Grèce des généraux et des hommes d'État d'une énergie et d'une capacité exceptionnelles**), les Turcs sont-ils en état de jouer le même rôle en Perse? Pour ne parler que de la dynastie régnante, elle a sans doute amélioré la situation d'un empire qui semblait à la veille de disparaître; mais elle n'a pas produit un Henri IV***),

*) J'ai essayé d'esquisser dans Gli Albanesi in Rumenia, l'histoire des Albanais établis chez les Latins du Danube. Mais que de recherches ne faudrait-il pas faire pour suivre cette race entreprenante à Constantinople, au Caire, à Hydra, etc.? Ce peuple agit beaucoup, mais il n'écrit guère.

**) Hecquard, La Haute Albanie, Introduction.

***) Le Béarnais avait à la fois pour ennemis l'Espagne, alors si puissante, et la démagogie soulevée par la Ligue (V. Poirson, Henri IV).

un de ces souverains rares, dont les peuples, surtout les Asiatiques, ne sauraient se passer quand il faut lutter à la fois contre l'anarchie intérieure et contre les convoitises de voisins redoutables. Quelques timides essais de réforme, promptement abandonnés, ne suffisent pas pour préserver d'une ruine imminente un des plus anciens États du monde. Le hardi voyage de Nasr-ed-din en Europe a fait supposer que le schah comprend la nécessité de faire entrer son pays dans des voies nouvelles, et qu'il voulait se rendre compte des conditions qui constituent la prospérité et la force des États. Mais il ne semble pas que cette démarche significative ait été le commencement de résolutions vraiment viriles, d'entreprises sincèrement patriotiques, et les causes qui tant de fois ont empêché la régénération de l'empire de Djemschid et de Kei-Khosrou paraissent avoir réussi à triompher des velléités réformatrices du souverain de l'Iran. Le journal de son voyage en Europe n'est pas de nature à faire croire qu'il ressemble à ces princes intelligents et résolus qui tant de fois ont sauvé son pays.

Rapallo, 1879.

DORA D'ISTRIA.

HAPAXLEGOMENA

AZ ATLAMÁLBAN.

(Folyt.)

Haga 58, 5. ecelekeszik, tesz; ujfn. behagen (?). Cl. *to manage, arrange* c. dat.; h. half, *to take the middle course* (Am.) hversu hann skyldi h. verks-háttum sínum (Ey. 150). — E. 287. a.
hárr m. 36, 7; evező-lik-, peezek, (scal-mus); cf. g. hajru-, kard; scr. çáru-, gr. κῆλο-, íegyver. — E. 300. a.
háls-men n., 44, 7; 69, 6; nyaklancz; comp. háls = nyak, g. hals, lat. col-

lo- (colso-ból); men*) lánecz, g. maithms, ósz. méthom, lat. mutuo — minus. Cl. *neclace* (Am.) — E. 293. a.
hamla f., 36, 5. gúzs, szij (klampe, H.) cf. g. nama-, ujfn. hemd. Cl. *an oar-loop* made of a strap or withe fastened to the thole-pin (hár), into which the oar was put, the oarsman pulling the oar against the thole, as is still done in the fjords of Norway; kömlur slítnuðu, hair brotnuðu, *the h. vere torn. the tholes broken* (Am.)**). — E. 294. b. —
happ m., 86, 3; szerencse, siker; cf. agl. happy. Cl. *good luck*, but with the notion of *hap, chance*, as is well said in the ditty: h. fullting „halp-help“. Deus ex machina (Fms. VI. 165) cf. úhapp. — E. 296. b.
hard-raedi n., 47, 3; 83, 7; kegyetlen-ség; comp. harda, ujfn. hart, g. hardu-; raedi, rád, ujfn. rat; csak is mint compos. fordul elő raedi alakban. Cl. *hardiness, hard plight, harshness* (Fms. VIII. 448). — E. 302. a.
heimska f., 83, 7; kegyetlenség; cf. ófn. heimisc; ujfn. hämisch. Cl. *folly* (Am.) — E. 313. a.
hialdr m., 47, 7. harez; cf. H. 527. l. — E. 341. a.
hixta 40, 4. esuklik; cf. dn. hikke, sv. hicka. Cl. . . . no doubt onomatopoeitic, *to say „hick“, to hiccough* (Am.) — E. 340. b.
hliótt n., 53, 1; béke, esend; cf. g. hliupa = hallgat. Cl. *stillness, silence*. göra h. um mik, *to keep quiet* (G. 198.) — E. 358. a. b.
hluti m., 99, 3. jutalék; g. hlauts, gr. κῆρο-. Cl. *a part, a share*, but the weak form is seldom used in this sense, as in the phrase, göra á hluta

*) Grimm, grammatik 3, 325.

**) L. Weinhöld, altnordisches leben. 218. l.

- e-s, to encroach upon one's share wrong one (Fms. VII. 219). E. 361. a.
- hnefi** m., 70, 3. facsues (ered. ököl), sc. neif és nieve, dn. naeve, sv. näfve. — Cl. *the fist* (Gr. II. 14. 133); *a nievefall*. — E. 364. a.
- hnekking** f., 57, 5, akadály, ujn. necken, nicken. Cl. *a chech, rebuff* (Am., V. G. 337). Cf. ss. kniwel (M.) E. 365. a.
- hoelask** 81, 4; dicsekedik. Cl. *to praise, flatter* c. dat., *to glory in a thing* (Fg. 93). E. 319, a.
- hógligr** adj., 67, 3. alkalmas. Cl. *easy, gentle* (F. 22), *meet*, h. bið (Fms. 623). — E. 374. b.
- hraefa** 68, 7; tür; Kopenh. ed. celavi, E.: in omnibus rebus me patientem tuli. Cl. *to tolerate, bear with*; ok mátti um h. meðan Högni lifði (F. I. 220, Am.) E. 308. a.
- hregg** n., 17, 4; zivatar; cf. g. riogva, vad. Cl. *storm and rain*; var bæði h. ok regn (Ey. 266).
- hriktá** 37, 5, csikorog, nyikorog. Cl. *to creak* (Am.); where spelt hricðo, as it from hrika, which seems the true old form, but mod. form is hriktá. — E. 395. a.
- hvatki** pron., 19, 6. akármí. Cl. *each thing, every thing, with er*; h. er. *what svever* (Fms. X. 395; Am.) E. 421. b.
- hver-gaetir** m., 59, 1; szakács, comp. hver üst; gaeta gondoskodni. Cl. *a cauldron-keeper, cook* (Am.) E. 424. b.
- hvíta-biörn** m., 17, 3; fehér medve; comp. hvitr fehér, g. hveits, scr. gva-jápati; biörn = ujn. bär, ófn. bero. Cl. *the white bear*. — E. 427. b.
- hylða** 56, 2; nyúz; cf. g. huljan, burkolni = ujn. hüllen. Cl. *to slash* (Am.) reflex. *to grow fat*. — E. 430. b.
- Iaxl** m. 80, 8; zápfog; cf. sc. yachle. Cl. *a jaw-tooth, grinder*; lat. dens molaris (Am., Ey. 60, N. 144, 203). E. 449. a.

- il-kvistr** m., 63, 2; talp-ág; comp. il talp; kvistr ág. Cl. *sole-twigs* (Am.) E. 436. a.
- ill-úðigr** adj., 13, 1: gyanus; comp. illr = übel (l. fullilla); — úðigr, cf. óðr ész. (l. Pfeiffer, altn. leseb, — úðigr). Cl. *evil boding* (Am., F. I. 192). — E. 436. b.
- ill-Þraell** m., 60, 3*) roszt eseléd; comp. illr l. fullilla; Þraell szolgál, cf. g. gadrahts. Cl. *a wretchhead thrall*, (Am.) Cf. H. 530. l. — E. 437. a.
- inn** 9, 3. mond, olvas. Cl. *to do per-form, to pay, discharge, to relate, tell*. (Fms. VI. 36, F. II. 304.) — E. 439. a.
- íðrott** f., 64, 4; művészet; cf. dn. idraet, sv. idrott. Cl. *accomplishment, art, skill*, in olden times esp. of athletic exercises, but also of literary skill etc. (Or. 61; N. 61, 46; E. III.) — E. 443. a.
- Kapp** n., 6, 3; hőség, ütközet; cf. g. kaup-atjan = pofon ütni, gr. κολαφι-ζειν aglsz. camp, sv. és dn. kamp, ujn. kampf, kámpe; dn. kjep-høj. Cl. *contest, eagerness, energy*; kona kapps gálig, *a very gently women*. (Am.), or even singly. — E. 455. a.
- kapp-svinnr** adj., 76, 2; harcban jár-tas; comp. kapp l. kapp; svinnr okos, g. svindr, scr. çvi=nóni, dagadni. Cl. *very noble* (Am.) — E. 455. b.
- klekk** adj., 59, 3; szomorú; g. klahs = született? — E. 465. b.
- knörr** m., 100, 1. hajó, láda;** aglsz. cnear. Cl. *a ship*, esp. a kind of merchant-ship, opp. to langship; ep-tir 9at kom Haenger með knörru tvá (E. 71, 79.) etc. — E. 469. b.
- knífr** m., 56, 2; 60, 2; kés; cf. agl.

*) L. *Dietrich*, altn. dativ (Haupt's zeitschr. VIII. k.)

**) L. *Wolzogen*, Edda. Götterlieder u. Heldenlieder. Aus dem altnordischen. Leipzig, Rec-lam. 336. l., és *Weinhold* altn. leben. 140. l.

knife, dn. kniv, sv. knif, ujfn. kneifen, kniff. Cl. *a knife or dirk*, such as the ancients wore fastened to their belts; and so a knife with a belt is freq. mentioned as a gift; the handles of these knives or dirks were neatly carved of walrus' tusks; see Landnáma l. c. (Am.) — E. 469. a.

krappr adj., 71, 5; ravasz; cf. kreppa, lat. crepo (?). Cl. *strait, narrow*; of a person, *sharp, crafty*; kröpp var Gudrún (Am.) — E. 476. b.

kvöl f., 62, 8; 97, 5; gyötrellem; cf. kvelja, ófn. queljan, dn. qual, ujfn. qual. Cl. *torment, torture* (Am., Fms. VIII, 53; Stj. 157). — E. 487. a.

Laga 73, 2. felszerel; cf. g. lagjan, gr. λέχος-, lat. lecto-, ágy; dn. lave. Cl. *to mix a beverage* (Am.) *to flow readily*. — E. 491. b.

löskr adj. 58, 8; lusta; et. agl. lazy, sv. losk, dn. luske, ujfn. lässig, ujizl. lidleskja, g. lata-, lat. lasso-. Cl. *we-ak, idle*, löskvan ládmann (F. II), l. mun ae heitinn (Am.) — E. 535. a.

leifa 80, 6; 93, 4. elhagy; cf. g. bi-laibjan, gr. λείπειν, lat. linquere, scr. riktá-, aglsz. lyfan, agl. leave, dn. løvne, sv. lämna, ujfn. b-leiben. Cl. *to relinquish, to leave out, to leave*. — E. 504. b.

lengja 39, 8; hosszabít; g. lagga-, ujfn. lang, lat. longus (Me. 276. §. „verloren ein altes anlautendes d, das unversehrt blieb in gr. δολχός u. alt-ind. dirghâ-“) Cl. *to lengthen*. — E. 511. a.

Ukn f., 46, 1. mód. Cl. laekna is *the healing of the body*, l. *the soothing of the mind or heart*; the words seem to be identical in very early usage likn seems to denote *bodily healing* etc., leitada ek í líkna etc., *I sought for means to let you from coming* (Am.) — E. 518. a.

lin-klaedi n. pl., 15, 5; len-köntös; comp. lin = ujfn. lein, g. lein, lat. lino-, gr. líno-: klaedi = ujfn. kleid, aglsz. clad. — Cl. *linen raiment*, of a lady's dress (Am.): of men's underclothes made of linen (Or. 72). — E. 521. a.

lokka 74, 1; csalogat; cf. sc. luck, ujfn. locken. Cl. *to allure, entice* (Am., Fms. VIII. 23). — E. 533. b.

Missir m., 97, 8. veszteség; cf. misa veszt; ujfn. vermessen. Cl. *a loss* (Fms. VII. 124). — E. 572. b.

möða 88, 7. elbágyad; cf. g. mójan, ser. mináuti. — E. 568. a.

Naud-madr m., 23, 4. közel rokon; comp. naudr = ujfn. nötig, lat. necesse, gr. δνάζη; mádr l. dagmegir. Cl. *a near, kinsman* (Am.) — E. 595. a.

náinn adj., 34, 2. rokon; g. niðja-, gr. νεπίος, lat. nepos, scr. napti-, ujfn. neffe (?) Cl. *near to*; metaph. n. e-m, *closely related, a near kinsman of* (Gr. I. 293. Fms. XI. 7. etc.) — E. 592. b.

nita 7, 7; 33, 6; 68, 2. megtagad, cf. g. naitjan, scr. nid-, gr. ὀνειδος. cf. ujfn. neid, nein, verneinen. Cl. *to deny* (Stj. 44. N. 80). — E. 601. b.

nyttir adj., 1, 4. erősített; cf. hnyta, ujfn. nieten. Cl. *fit, usable, valid*. (Gr.) — E. 607. b.

Ófa f., 1, 1; gatzett; Cl. *overbearing*; frett hefir ófu þa (pride, pomp?) Am. — E. 612. a.

of-rlki n., 70, 2. hatalom; comp. of-, át = ujfn. über, g. ufar, gr. ἐπέε, lat. super, scr. upári; riki = ujfn. reich, g. reiki, lat. reg-, scr. rag-, cz. raj = ur. — Cl. *overbearing, sheer force, tyranny* (Stj. 154, Fms. I. 34). — E. 614. b.

ofr-hefná f. 73, 8. bosszú; comp. ofr = of l. ofriki; hefná = bosszú, cf. hefna,

- g. haiftsjan, ujf. heftig (?). — Cl. *a fearful vengeance* (Am.). — E. 614. b.
- orð-stafr* m., 9. 3; betü; comp. orð = szó, g. vaurd, l. verbum, gr. *εἶπευ* (*Feiþeiv*-böl); stafr ujf. stab. E. 631. b.
- ötta* f., 50, 3; reggel, hajnal; g. uhtwo, aglsz. uhte, ósz. uhta, lat. otium. Cl. *the last part of the night* just before daybreak (Am., Fms. VI., Hm. etc.) — E. 634. b.
- ó-vaeginn* adj. 95, 2. gyözhetetlen; comp. o = ujf. un-, vaeginn = gyöztes, cf. vega, g. vigan, scr. vah, lat. vehere, gr. *ὄχος-* (*Fóchos*ból), ujf. Wigand (név). — E. 635. b.
- öldrykkja* f. 72, 1. sör-ivás; comp. öl n., sör, aglsz. ealu, agl. ale, dan. öl; drykkja lakoma, cf. full-drukkinn. Cl. *alcohol-drinking*. (Am., Eb. 184.) — E. 620. b.
- öl-vaerr* adj; 5, 1. bierfroh (H.); comp. öl l. öldrykkja; vaerr víg. — E. 622. b.
- öndurðr* adj. 50, 1. = önd-verðr más, következő; comp. önd- ujf. ent- (?); verðr cf. verða. Cl. *standing face to face* (Ó. H. 183); *fronting* (Fms. V. 13, 79); of time, *in the earlier, former part of a period*. (Am.); *önvert ár, the spring time* (Fms. IX.) etc. E. 624. a.
- örkosta* f., 59, 9. comp., ör- prefix = us (l. Cl.: ör-), kosta f. kostolás; cf. agsz. costjan, lat. gustare, gr. *γεύομαι*, ujf. kosten. Cl. *penury, want, lack of choice*. (Am.) — E. 627. a.
- Rakki* m., 24, 1; kutya; cf. scr. rakie, ujf. racker. Cl. *a dog* (N. 114, Am.) E. 640. b.
- raptr* m., 63, 9. gerenda; g. t-riva-, lat. t-rabs, gr. *ῥαῖς*; scr. daru, agl. rafter. Cl. *rafters, the roof, ceiling* (Ey. 224.) — E. 644. a.
- rétta* 60, 8; támaszt, ment; cf. g. raihtjan, l. rectus, scr. regü-, agl. reach, ujf. richten. — Cl. *to make right or*

- straight, to rech*. (Fms. 118, F. 113 etc.) — E. 659. a.
- róðra* f., 19, 2. vér; scr. rudhira, cz. rat-valo = véres. Cl. *blood*, esp. as it seems *sacrificial blood*. (F. I. 156; B. I. 145.) — E. 673. b.
- roekja* 15, 6; 94, 2. megtontol; aglsz. réc an,*) agl. reck, reckon, ósz. recjan, dn. rögte, sc. raik. Cl. *to reckon, regard, take care of heed, cultivate*, Am. (Or. 724 etc.) — E. 655. a.
- Sann-ráðinn* part., 1, 8; megcsalva; comp. sannr igaz, cf. g. sunjeins, aglsz. sód; ráðinn part. = ráða ujf. raten.
- saðr* m., 6. 7. igazság, = sannr, l. sann-ráðinn. Cl. *sooth, equity* (Am.), as also *evidence, proof*. (Fms. VII. 248 etc.) — E. 684. b.
- sam-kunda* f., 1, 3; 73, 3. gyülekezet. comp. sam- = saman, ujf. zusammen, g. samana, l. simul, gr. *συνός* (*συνός*-ból, Me.) scr. samá-; kundu = jövés, cf. koma, g. qviman, scr. gámana- (gvamana-ból), gr. *βαίειν* (*Fyáueiv*-ból), l. venire (gvimere-ból). Cl. *a feast, banquet* (Am. etc.) -- E. 681. b.
- sam-tynis* adv., 85, 1. egy várban; comp. sam- l. samkunda; tyinis? Cl. *abutting on, adjoining*, metaphor from fields with a common fence; cp. Engl. „to live next door.“ — E. 683. a.
- sael-borinn* part., 47. 1. dicső (seliggeboren); comp. saell = ujf. selig, g. séls, l. salvus, scr. sádhú-; borinn cf. bera hoz, szül, g. bairan, l. fero, gr. *ῥέου*, scr. bhar, cz. bárovav. E. 693. a.
- sendi-maðr* m., 4, 6. hirnök; comp. sen-

*) L. Stephens George, Two leaves of king Waldere's Lay, a hitherto unknown old-english epic of the eighth century, belonging to the sagareycelus king Theodric and his men. — Now first published from the originals of the 9th century. Cheapinghaven and London 1860. II. fejezet: *reccend*.

di-, cf. senda, g. sandjan; maðr = mannr l. nauðmaðr. — Cl. *a messenger* (N. 53, Fms. I. 2). — E. 695. b. i. f. *siðlf-skappa* adj. f., 65, 7; okozó; comp. siálfr = ujfñ. selbst, ófn. selb, g. silba, ser. sárva- = mind, gr. ὄλο- (σόλο- ból) l. solus; skappa ujfñ. schaffen, g. skapjan, gr. σχόπτειν, ser. kar (skar-ból). — Cl. „*self-shaped*“, *of one's own making*; sums ertu s., *some is of thy own making, thy own fault* Am. — E. 712. b.

skamm-aeir (= sk.-aevir) adj., 28, 6. rövid életü; comp. skammr rövid, ófn. scamm; aeir életü, cf. aevi élet, g. aiva-, l. aevo-, gr. αἰών (aFör-ból), ser. äju- (ajva-ból, Me.). — E. 716. b.

skaplīga adv., 76, 3. „a mint előre látható volt“ (H. 516. 533. l.) E. 717. b.

skikkeja f. 47, 4. asszony-köntös; cf. g. skauta-. Cl. *a cloak, mantle* Am. E. 726. a.

skoera f., 48, 5. harez; cf. skera nyirni, ujfñ. scheeren, ófn. scéran; össze-függ valószínűleg a ser. kar-ral (skar-ból). Cl. *a fray. quarrel* Am. (Sturl. 38.) — E. 724. b.

skraektan f, 61, 8. jajgatás, cf. skraekja jajgatni. — Cl. *a shrieking*, Am. (Fms. I. 218.) — E. 738. a.

slátra 19, 1. öl; ujfñ. schlachten; g. slauhti-, gr. σφάζειν, σφαγή*) Cl. *to slaughter cattle* (Am., Gr. I. 197). — E. 746. a.

slökja 93, 4. megadja magát, aláveti magát; cf. ser. sráidbati, árt. E. 746. b.

snae-hótr adj., 67, 7. hófehér; comp. snaer ujfñ. schnee, g. snaivs, l. niv- (sniv-ból, Me), gr. νίψ- (σίψ); hvitr, ujfñ. weiss, g. hveits, ser. çváita-. — Cl. *snow-white*. (Fms. II. 254 etc.) — E. 756. b.

*) l. Kuhn, (Zeitschr. f. d. alt. 4, 18. l.) σφ-ov-röl.
1197

snoerri n., 43, 4. zsinor, ujfñ. sehnur, cf. g. snórton-, gr. σνίρονθο- = μίρονθο- (Me.) E. 753. a.

snyta 82, 5. sneuzen (H.); cf. dn. snyde, agl. snot. — Cl. *to blow the nose*; metaph. Am.: *thor hast destroyed thy kinsmann*. (Fms. III. 147 etc.) — E. 756. b.

sómi m., 91, 3. pompa; cf. sóma illik. Cl. *honour*, margs var alls s-, *abundance of all things* Am. (Nj. 71.) E. 761. 3.

steina 100, 2. köböl készit; cf. aglsz. stánjan; ujfñ. stein, g. stains. Cl. *to stain, colour, paint*. Fms. X. 320, E. 371) — E. 774. b.

stopalt adv. 14, 1. düléngeszve (H.) Cl. *shaking, reeling, rocking* (Fms. III. 84, Am.) — E. 781. a.

stór-hugaðr adj., 73, 5. erős-szivü, bátor; comp. stórr erős, ófn. stúir, cf. ujfñ. störrisch; hugaðr l. fährhugr. — Cl. *high-minded, proud* (Am., Stj.) E. 781. a.

stór-ráðr adj., 90, 4. teitekben gazdag; „die grosse taten ausübt“, (H.), comp. stórr l. stórhugaðr; ráðr ujfñ. ratend. Cl. *ambitious*. — E. 782. a.

stór-raeði n. pl., 85, 6. nagy tett; comp. stórr l. stórhugaðr; — raeði l. harð-raeði. — Cl. *daring, dangerous*. (Fms. I. 83. etc.) — E. 782. b.

strangr adj., 73, 5; 97, 3. szigorú; ujfñ. streng. Cl. *strong, hard* (Am., Stj.) — E. 784. a.

stunda 14, 2; igyekezik; cf. l. studeo. Cl. *to go, proced*; stopalt munuð ganga ef it stundit hingat, *if ye intend to go thither*, Am. (Fms. XI.) E. 786. b.

svörfun f., 73, 4. pazarlás, ujfñ. ver-schwendung; cf. sverfa töröl, g. svairbjan. — E. 804. b.

svaera f., 93. 7. anyós; aglsz. sweor, sweger, g. svaihra, ser. çváçura- (sváçura-ból), gr. ἐνυρά, l. socer, cz.

sasui.*) — Cl. *a mother-in-law* (Stj., Am.) — E. 799. b.
sveip-vísi f., 71, 3. álnokság, ravaszság; comp. *sveip*-, cf. *sveipa* beburkol; *visi* = *visa* (?) mód? — Cl. *a „swooping-mind,“ fickleness, versability* (Am.)
svelta 54. 6; éhezett megöl; g. *sviltan*. — Cl. *a causal to the preceding, to put to death (by hunger?)* Am.: *to starve a person*. (Rimbegla 394.) — E. 798. b. *svip-vísi* f.; 7, 3; l. *sveipvisi*.
sysir-unga f. 54. 5. nővér gyermeke; comp. ? *sysir* ujfñ. *schwester* g. *svistar*. ser. *svásar*-, *soior* (svoror-ból. Me.); gr. (homer.) *Φῶας-* (σΦῶας-ból) ungr = ujfñ. *jung*. g. *juggs*. lat. *juven*. ser. *júvan*. Azt hiszem. hogy ez az egyedüli helyes magyarázata fentebbi szónak (Cl. H. és másoknál nem comp.) — Cl. *one's mothers sister's daughter, a female cousin* (Am., Gr. I. 346). — E. 807. b.
syskín n. pl. 95, 1. testvérek; cf. dn. *sösken*, ss. *sisken*. — Cl. *a brother and sister, brothers and sisters*. — E. 807. b.
Tág f. 70. 6. kéreg. vessző; cf. g. *taina* = ujfñ. *zweig*. *tainjón* = kas. Cl. *willow-twíg* (Stj., Am.) — E. 808. b.
tígginn adj. 91. 4. hires; cf. *tiggi* király. *tign* becsület. — Cl. *high-born, of high estate, of a king or an earl* (J. 319). — E. 814. a.
tíðliga adv., 80. 7. gyors, sovárgó; cf. *tíðr* hamar. *tíð* idő. — E. 817. a.
tóm n. 60. 5. bőség. — Cl. *emptiness, vacuity*; metaph. *leisure*. (Nj. 18, Fn. 105.) — E. 819. b.
Váligr adj., 52. Cl. *rettenetes*; vá szerencsétlenség Cl. *woful, awful, terrible* Am. Fms. VI. 362). — E. 845. a.

*) Dr. Meltzl transcriptiója szerint s = magyar sz; cf. *Meltzl*, *Jile romane*. *Volklieder der transilv. Zigeuner*. Klausenburg, 1878. — „*sike satri and'r udar*“ (Acta comp. litterar. universarum, Vol. V. 116. 1.)

vaegja 25, 7; 98, 5. mérsékel, enged; cf. *vega* harcizolni. — Cl. *to give way; to yield*. Am. (Nj. 857, E. 21 etc.) — E. 859. a.
veyligr adj., 55, 3. pompás. — Cl. *grand, magnificent* (Fms. I. 254). E. 859. b.
vel-borinn part. 20, 1; magas származásu, (wohlgeboren); comp. *vel* adv. ujfñ. *wohl*, g. *vaila*, ser. *vára*-, gr. *βέλτιον*; *borinn* l. *saelborinn*. — Cl. *wellborn*, Am. — E. 863. a.
verð launa 31, 5. jutalmaz; comp. *verðr* = ujfñ. *wert*. g. *vairðs*, gr. *χαρίζεσθαι* (χΦαρίζεσθαι-ból, Me.) lat. *gratus* (gvar-tus-ból, Me.); *launa* = ujfñ. *lohn*, ófn. *lónon*, g. *laun*, lat. *luerum*, gr. *ἀπολαίειν*. — Cl. *to reward*, Am. E. 871. 6.
við-för t., 86. 2. méltatlankodás; comp. *við*- praefix; *för* = ujfñ. *fahrt*, cf. g. *faran*, gr. *πορεύειν*, lat. *portare*, ser. *car*. Cl. *treatment* (Fms. II. 163.) — E. 892. a.
vilttr part. 9. 7; 11. 8. zavart; cf. g. *vildreis* = ujfñ. *wild*. — E. 881. a.
víglir adj., 51, 6. harciz, ófn. *wig* harciz cf. ujfñ. *név*. *Wiegand*. — Cl. *martial, doughty* (Am., — E. 475). E. 877. a.
Yndit part., 55, 8. vig; cf. *unna* szeret.
Þaðra adv., 96, 2. ott; g. *Þaðroh*. — Cl. *there* (Am., Fms. XI. 99). E. 906. 7.
Þakka 54, 9; köszön; g. *Þagks*, aglsz. *þancjan*, agl. *thank*, dn. *takke*. — Cl. *to thank* (Am.) — E. 904. a.
Þiörka (-u) f., 49, 1. lárma; cf. g. *Þva-irha*. — Cl. *a quarrel, pugnacious*. (Hb.) — E. 911. b.
Þiód-góðr adj., 62, 1; népszerű jó; comp. *Þiód* l. *sudr-Þiód*; *góðr* = ujfñ. *gut*, g. *gogods*, gr. *ἀγαθός* (?). — Cl. *very good, excellent* (Am.) — E. 913. a.
Þjóstr m., 25, 2. harag, bátorság; aglsz. *Þeostru*, cf. ujfñ. *düster*. — Cl. *anger, fury* Am. (V. G.) — E. 912. a.

Frömmum f., 16, 7, zürzavar; cf. *Frýmja* cseng. Cl. *a lumbering along* Am. — E. 922. a.

Frá-maeli n., 100, 7. *gyalázó beszéd*; *Frá* (?), *maeli beszéd*, g. *meljan* = irni. Cl. — *a bandying of words*, Am. — E. 915. b.

Kolozsvár, 1879. WLISLOCKI HENRIK.

(Vége következik.)

SCHOPENHAUERIANA.

I. (25)*

† DR. JULIUS FRAUENSTAEDT.

Leider hat es der seinen manen gewidmete nachruf sein sollen, mit welchem wir unsere Schopenhauriana von neuem eröffnen. Er starb in Berlin am 15. januar d. j., verhältnässig früh, schon im 66. lebensjahr. Ein unvergängliches denkmal hat er sich namentlich durch das „Schopenhauer-Lexikon“ gesetzt, das von einem riesenfleisse zeugt, welcher künftiger nachbessernder hand nur wenige lücken u. unebenheiten übrig gelassen haben dürfte. Spuren seines leidens zeigen sich in mehreren an den einen herausg. dieser zeitschrift seit 1873 gerichteten briefen, deren vortzter auf unseren vorschlag einer collossalbüste für SCHOPENHAUER (vol. III. nr. XXVII. p. 548) zurückkam, wesshalb wir ihn hier im wortlaute veröffentlichen wollen. *Have pia anima!* „Berlin, 24. sept. 1878. Hochgehrter herr professor. Ihren brief nebst druckschriften unter kreuzband habe ich erhalten u. sage Ihnen meinen verbindlichsten dank für beides. Ich werde die druckschriften nach u. nach studieren. Leider verbietet mir mein krankes auge, das sich im laufe der jahre (ich bin 65 jahre alt) bedeutend verschlimmert hat, anhaltende lecture. Ich kann nur mit grossen unterbrechungen lesen u. schreiben. Dabei ist zu kleine schrift für meine augen sehr nachtheilig. — Bezüglich des Schopenhauer-denkmals haben Sie von Ihrem standpunkt aus ganz recht, aber mein standpunkt ist ein anderer. Die philister halte ich keiner berücksichtigung wert, sie würden durch ein denkmal Sch.'s doch nicht bekehrt u. gebessert werden. Nach meinem gefühl hat ein denkmal Sch.'s nur wert, wenn es aufrichtiger ausdruck der anerkennung u. dankbarkeit der wirklichen kenner u. verehrer seines grossen geistes ist, die seine verdienste um die för-

*) Die alte folge dieser rubrik findet sich im jahrg. 1878. In unserem vol. V. ist sie bloss aus zufall nicht vertreten gewesen. Ed.

derung der menschlichen erkenntniss zu würdigen wissen. Die zahl dieser*) muss aber erst noch wachsen durch verbreitung der werke Sch.'s, für welche ich jetzt durch neue auflagen sorge. Das denkmal wird dann noch rechtzeitig genug kommen. Mit besten gruss hochachtungsvoll ergebent Dr. Jul. Frauenstaedt.“

II.

EIN MISSVERSTÄNDNISS K. DU PRELS.

In DR. KARL DU PREL'S: Psychologie der lyrik beiträge z. analyse der dichterischen phantasie. Leipzig 1880, findet sich p. 94—97 die gegnerische erörterung einer stelle Sch.'s (W. II. 67). Wir halten es für unsere pflicht darauf hinzuweisen, dass der (auch sonst, namentl. in seinen beispielen, das von der abstraction angekränkelte u. complizierte, dem natürlichen u. einfachen vorziehende) autor unseren philosophen gänzlich missverstanden hat; indem dieser bloss auf die feststehende tatsache hinweisen will, der zu folge z. b. der verf., so oft er auch etwa rücksichten üben, oder davon sprechen mag, schwerlich dabei auf seinen oder eines anderen rücken sieht; eben so wenig, als er aus dem *stegreife* schreibend sein pferd unter sich fühlte, oder bei seinen grillen ein gezirpe zu vernehmen glaubt. . . . Sch. war meister im unterscheiden des discursiven erkennens vom intuitiven u. grade darin besteht eines seiner grossartigsten verdienste. Die modernen hingegen gleichen streusandstäubchen, welche sich vor den magneten hinsetzen wollten, um ihm — die rechte bahn vorzuzeichnen.

III.

FRENCH SCHOPENHAUERLITERATURE.

With regard to BOURDEAU (cf. vol IV. 106. 10) we receive from one of our German fellow workers the following remark: „Die zurechtweisung des herrn Bourdeau mit seinem . . . klatsch im I. des Déb. ist wohlverdient. Schade, dass in Frankreich deutsche schriften aus mangel an sprachkenntniss nicht gelesen werden können. Bei Schopenhauer die tôte allemande zu citieren ist albern. Er hätte seinen landsteuten wenigstens einen begriff von der Schopenhauerischen schätzung ihrer geistesheroen**) geben sollen. Das buch (Gwinners) scheint er kam durchblättert zu haben; man weiss wenigstens nicht, weshalb dasselbe an der spitze dieser plauderei figurirt. Es

*) „Die zahl dieser“ wächst leider, uti figura docet, nicht nur nicht, sondern schmilzt sogar; wie denn überhaupt wahre „anerkennung und dankbarkeit“ gar nicht extensive grössen sind, die da „wachsen“ könnten, sondern bloss intensive. Ed.

**) Namentlich Montaigne's, Voltaire's u. Chamfort's! Ed.

wird noch eine weile dauern, bis die Franzosen einen annähernden begriff von Sch.'s pessimisme bekommen. Ist es doch in Deutschland mit dem verständnisse desselben schlecht genug bestellt etc.“

But from a town in France itself, on the occasion of the first French translations, a German friend inform us word for word: „Ich war neugierig Schopenhauer in einer französ. übersetzung zu lesen und habe die zwei wetschriften über „libre arbitre“ u. „fondement de la morale“ mit der lauer (sic!) gelesen, mit welcher man eine tragedie auf einer provinzial bühne von histrionen vorgestellt, als das drolligste lustspiel genießt.“

IV.

EINE TAGEBUCHSTIMME ÜBER SCHOPENHAUER.

DR. ROLLETT ist so freundlich, uns vom 12. august vorigen jahres (1878) u. a. folg. mitzutheilen: „Obwohl ich im sommer 1846 monatelang im „Schwan“ zu Frankfurt a. M. mit Sch. als zweiter tischnachbar fast täglich zu mittag ass u. auch mit ihm verkehrte, so konnte ich mich doch nicht zu seinen näheren bekannten zählen, u. damals hatte man von ihm auch noch nicht den rechten begriff. Es wird Sie interessieren u. überraschen, zu hören, was ich mir damals unter andern über ihn notierte, u. ich kopiere Ihnen — trotz meiner eile — diese notizen meiner früheren aufzeichnungen, von denen ich auf meiner bewegten lebensfahrt leider wenige gerettet habe. Es heisst dort: „... Lebhaft erinnere ich mich eines feingebauten u. — nur nach etwas veraltetem schnitt — stets feingekleideten mittelgrossen mannes mit kurzem silberhaar, fast militärischem backenbart u. sonst immer sauber rasiert, mit rosiger gesichtsfarbe, lichtem vergnügt vor sich hinschauendem, ungemein verständigen auge, mit oft satyrisch lächelndem ausdruck des edel gebildeten angesichts, aber mit einem meist in sich gekehrten u. — wenn er sich äusserte — fast barocken wesen, wodurch er der satyre u. ironie eines übermüthigen theils der tischgesellschaft im „Schwan“ zu Frankfurt a. M., zu der ich während des sommers 1846 gehörte, nicht geringen stoff gab, so dass dieser später berühmt gewordene komisch-mürrische, aber eigentlich gutmüthig-unbehülfliche tischgenosse das stichblatt des witzes u. der fast täglich gefoppte war. Und wer ist das gewesen? Arthür Schopenhauer! — Sein schüler oder unbedingter verehrer war ich (bei aller hochschätzung, die ich ihm als eminentestem denker zolle) niemals. Sch.'s im princip gewiss ganz richtiges system des allwaltenden willens hat mich wohl deshalb nicht ganz ge-

1203

winnen können, weil seine consequenz einer völligen verneinung des willen's (d. h. des — dem gesamtwillen unterworfenen — einzelwillens) u. einer daraus folgenden weltüberwindung, oder vielmehr weltverachtung, zum tröst- u. würdelosesten quietismus führen muss.“

V.

ZUR DEUTSCHEN LEOPARDI-LITTERATUR.

Die 4 sp. lange, in der Beil. z. Allgem. Zeit (Augsb.) vom 20. nov. 1878 anonym ersch. besprechung „Leopardi deutsch v. P. Heyse“ sei um so grösserer aufmerksamkeit der von tag zu tag wachsenden freundschaar dieses genialsten italienischen dichters empfohlen, als diese kritik nach unserer vermuthung von W. Gwinner herrührt, dem taktvollen biographen des grösseren geistesbruders Leopardi's.

VI. (30.)

FECHNER'S STATISTIK DER MIT GEHÖREMPFINDUNGEN ASSOCIIRTEEN FARBENVORSTELLUNGEN.

Der durch seine rührige tätigkeit das genteil der heutzutage allenthalben herrschenden „unentzündbaren nüchternheit“ (GWINNER. Sch.'s leb. 2. a. 475) vorstellende *Akad. philosphische Verein* in Leipzig versendet, im einverständnis mit prof. FECHNER, einen fragebogen, welcher ein wichtiges problem eines zweiges der empirischen aesthetik betrifft. Nur glauben wir annehmen zu müssen, dass diese farbenempfindungen durch das ohr, wie wir sie nennen könnten, wohl lediglich nur abnorme, krankhafte oder vereinzelte erscheinungen sein dürften, (wie auch beim mediziner NUSSBAUMER in Wien, der sie 1873 beschrieben hat). Herr M. WIRTH, bibliothekar des A. Ph. V., fasst die sache allgemeiner auf; wir entnehmen seinem schreiben vom 9. märz d. j. folg. passus: „Wenn es sich herausstellen sollte, dass gewisse vokale überwiegend mit gewissen farben u. s. w. associirt werden, z. b. etwa die lichten farben mit den sogenannten hellen vokalen, so könnte man daraufhin weiter untersuchen, ob nicht in den dichtwerken bei der schilderung von zuständen, zu denen ein maler lichte farben verwenden würde) z. b. von himmlischer seligkeit etc. auch die helleren vokale überwiegen. So wenn in WAGNER'S Siegfried Brünnhilde ausruft: „Siegfried, leuchtendes licht der welt!“ Ähnliche associations-gesetze hat bereits HANS V. WOLZOGEN in seiner lautsymbolik hauptsächlich für die consonanten aus WAGNER'S rups des Nibelungen nachzuweisen versucht, u. wie mich dünkt, oft mit glück. Nun lässt sich aber ferner denken, dass bei ver-

1204

schiedenen völkern, in verschiedenen sprachen u. klimaten diese associationen verschieden ausfallen, dass z. b. im süden durchweg hellere, im norden dunklere farben vorherrschen.“ Dass dieses problem in gleicher weise die vergl. sprachforschung, wie die aesthetik angeht, mag u. a. eine fülle hierhergehöriger tief sinniger bemerkungen. POTT's beweisen, in dessen jüngster artikelreihe: „Das indogermanische pronomen“ Zschr. d. D. M. G. Bd. XXXIII 1879. p. 7. über „die sprachliche unterscheidung von nähe u. ferne . . . mit den denkbar einfachsten mitteln, nämlich i für jene und a für diese etc.“ (In den nicht-arischen spr. Indiens ebenso, wie in unserem — Magyarischen: ez — az = hic — ille: itt — ott = hic — illic.); p. 11: „ . . . der ab-laut, den man sich hüte, statt, was er ist, tief bedeutsam u. deshalb dynamisch wirksam, für lediglich absichtslose u. mechanische abänderung . . . zu halten. Daher u. a. im aor. 2. die kürze z. b. ἔλεγον insofern er gleichsam punctuell das augenblickliche u. somit flüchtige oder nur einmalige tun bezeichnet etc.“ — Es bedarf wohl keiner ausführlichen erörterung, dass die aesthetik mit solchem probleme einerseits auf dem soliden boden des zweiten gesetzes des Laokoon u. des (unseres ermessens); darauf gebauten „Lehrbuch's der rhythmischen malerei der deutschen sprache“ von JOHANNES MINCKWITZ (2. aufl. Lpz. 1858), sich stellt, während sie andererseits die Schopenhauerische metaphysik der musik u. des schönen überhaupt streift.

VII.

NEUE APHORISMEN IM GEISTE SCHOPENHAUER'S.

(Aus dem magyarischen original-ms. übersetzt.)

1. Staatsphilosophie, rechtsphilosophie, staats-ethik, naturrecht, religions-philosophie u. dgl. m. sind bloss operative wissenschaften. Ihr gegenstand nämlich sind nicht concrete objekte, sondern zumeist nur weltbeglückende chimären. — 2. Was du auf dem wege der reflexion vergänglich suchst, fällt dir auf dem wege der intuition in den schoos. — 3. Absolut sind nur diejenigen begriffe, von welchen wir eigentlich gar keinen, begriff haben, wie tot, zahllos. (Hier ist keinerlei comparation möglich: tot, toter, am totesten giebt keinen sinn.) Alles übrige ist relativ: die ganze sinnliche welt. — 4. Beim reflexiven verbum ist subject u. object ein u. dieselbe person, nämlich das liebe Ich; daher die lange weile u. trivialität, welche in den meisten dieser verben liegt: sich kämmen, waschen, entschlies-sen, auffaffen, unterhalten u. s. w. — 5. Das genie, welches aus der höheren akrobatik (namentlich der Japaner), oder selbst nur dem

höheren sport in England u. anderswo unver-kenubar spricht, hat SCHOPENHAUER in seiner lehre vom „praktischen genie“ ganz ansser acht gelassen. 6. Sowohl der positiv als comparativ u. zumal der superlativ — sie alle sind nichts als: relative! 7. Eine geschichte der griechischen philo-sophie existiert eigentlich bis heute noch nicht. Die alte philosophie hat sich von den philologen noch nicht emancipiert. Daher die buntesten geschichtsfälschungen, bewusste u. unbewusste, wie sie eben nur bei dilettanten (philologen, die so heissen, „weil viele logen“, RÜCKERT), möglich sind. 8. Die natur scheint sehr wenig vertrauen in die leidenschaftliche liebe zu setzen; sonst würde sie die unterpfänder der liebe nicht so schnell herbeischaffen — kaum vierzig wo-chen nach vollzogener verbinding. (Forts. folgt.)

VIII.

SCHOPENHAUER MINT NÉMET EGYETEMI ELÉADÁSOK TÁRGYA.

HARMS FR., berlini egyet. tanár, az iránt való tendre faiblesében, hogy Sch. egyik privát-életében (melyet halála után FRAUENSTAEDT kissé elő vigyázatlanul tett közzé) nem éppen a leghizelgőbb ítéletet olvasá tehetségévé!), ne-hány évvel ezelőtt elé állott egy pamphlettel (Berl. 1875), melyben többek közt az a pia fraus fordul elé, mintha Sch. soha se lett volna ko-molyan egyetemi előadások tárgya. Ezzel szem-ben megjegyezzük, hogy HARMS egyet. tanár nem — fillentett, mert specialis porosz colle-gája KOERBER már az ötvenes években kezdte barátságos hangon tárgyalni Schopenhauer-t és azóta többször ismétlé előadásait, miről ter-mészetesen semmi tudomása se lehetett HARMS-nak. Ime közlőjük szöszérint a legelső Schopen-hauerleczke hivatalos czimert a boroszlói egye-tem leczkerendjéből és kérjük HARMS-ot, vegye tudomásul ezta leczkét is: „Koeber. Dr. Gratis I. De philosophia Schopenhaueriana ejusque vi in scientiam naturalem disseret d. Merc. et Sat. h. XII — Index Lectionum in Universita-tem Litterarum Vratislaviae per astatem A. MDCCCLVII. a die XX. mensis Aprilis habenda-rum.“ [4^o 34. p. 32.]

SYMMIKTA.

THE SONGS OF THE TRANSYLVANIAN GIPSIES.

I.

(Cf. A. C. L. U. vol. I. pag. 116.)

NE'ER a father's care I've known,
Poor in friends I roam alone,

*) Sch. 1851 aug. 21. est írta: „Das gefasel des HARMS zu lesen hab ich keine geduld, aber gesehen habe ich, wie der blaue dunst über jeder seite schwebt: diese leute suchen nicht die wahrheit etc.“ (Memorab. 1863. p. 556.)

Long since is my mother dead,
Sweetheart starved for lack of bread;
Thou alone, my fiddle's song,
Through the world with me dost throng.

II.

(Cf. A. C. L. U. vol. II, pag. 32.)

Forge the iron, strike with might,
Like a true born Gypsey smite,
Yet for all be ever poor,
Full of woe, my heart, and sore;
Yet should I win a precious aim
Could I within this glowing flame
My darling's heart till tender smite,
No man was e'er so rich a wight.

Philadelphia, U. S. A. HENRY PHILLIPS JR.

GEDICHTE VON JOSEPH DE SPUCHES PRINCEPE
DI GALATI.

(Aus dem lateinischen verdeutscht.)

I.

ZWEI GESTIRNE.

ZORNIGER götterbeschluss hat mir zwei seelen
entriszen,
Helle gestirne der nacht, blinkend mit himm-
lichem glanz.
Züchtig erhaben und hehr stand da von den
beiden der eine
Stern, war führerin mir freundin und säule
des dachs.
Sang auch wehmuthsvoll sich ergießend in fülle
der klagen,
Wie Philomele, versteckt unter citronengebüsch.
Ewiger name verklärt sie von Asiens auen bis
Thule,
Weil sie den Lesbischen ton meisterte süßeren
klangs.
Ihr der gefeierten frau hat aus Penthelischem
marmor
Ehrendes grabdenkmal heimische liebe gesetzt.
Eher das brot misgönnt den Siciliern mutter
Cybele,
Eher von westen begrüßt Phosphorus' leuchte
den tag,
Eher noch stürzt sich der Po in den Phasis,
die Sein' in den Tigris,
Ehe JOSEPHA mir aus meinem gedächtniss
entrinnt!
Aber, o zweites gestirn! Wie duftend in ecke des
gartens
Heimlich ein röschen gedeiht, welches der Ze-
phyrus küsst,
Wärmend die sonne bescheint und der labende
regen bewässert:

Wuchs in der mutter bereich hold mir ein
töchterchen auf,
Reiner als flamme des lichts, an gestalt den
bewohnern des himmels
Gleich und an wonnigem hauch. Bronnen der
liebe daher
War sie mir, war mein hoffen und war mein
süßester trostquell
Irdischen lebens und mein lilienblümchen des
heerds!
Ach, auch ihren besitz hat schicksalsfluch mir
entriszen — —
Seit ich die teure verlor, ward mir das leben
hinfort
Grausere pein als der tod. — O gemahlin, Italiens
zierde,
Herrliche, welche zum sieg trat mit den musen
in streit,
Ewiglich wirst du gepriesen, so lang' noch die
Grazien herrschen!
Taube des vaters indess, holde MARIA, du auch,
Lichtester engel der welt (wohl dreimal wollt'
ich und viermal
Freudig erleiden den tod, süh' ich erhalten
nur dich!),
Blume der seele, du auch, mein kind, wirst
strahlen, so lange
Vater und kinder betrübt weinen an heiliger
gruft!

Wenn die vorstehende verdeutschung rich-
tig in das Italienische übertragen wird, so zweifeln wir nicht, dass der edle verfasser zuge-
stehen werde, seine lateinische herzensergie-
sung sei vers für vers, wort für wort, gleich-
niss für gleichniss in nordischen tönen ge-
nau nachgebildet worden. Die form des dis-
tichons ist für die deutsche sprache eine der
schwersten, wenn sie vollendet ausfallen soll.

Universität Leipzig,

Oktober 1879.

JOHANNES MINCKWITZ.

*) Die „Carmina latina et graeca“ dieses ge-
lehrten fürsten (zu Palermo 1877 erschienen) sind so
vortrefflich, dass wir versuchen wollen, einige derselben
so vollkommen als möglich in die deutsche sprache zu
übertragen. Obige elegie, betitelt „da o sidera“, p. 62.
ist von uns schon vor zwei jahren gerühmt worden; sie be-
singt den frühen u. schmerzlichen verlust von gattin u.
tochter. Wir mussten, der deutschen fassung wegen, das
ganze um zwei distichen erweitern. Nur so konnten wir
mit dem urbild wetzeln. J. M.

CORRESPONDANCE.

Hm., Im., Szb. uraknak helyben. Lapunk változt.
főcímének ötletéből snökhez intézett kérdésünkre még
egyszer bátorokdnnk felhívni becses figyelmöket, mielőtt
újví czimlapunk kinyomulna. —